

La véritable destination du Vol 714

Extrait offert



Avertissement

Avec *Vol 714 pour Sydney*, Hergé exagéra les contours de sa ligne, et finalement si peu la clarté de son message. Il détourna notre attention pour mieux nous obliger à revoir notre copie. Il est passé pour un auteur en proie à une lassitude visible dans ses dessins et son scénario, alors que l'histoire du « Vol 714 » est peut-être la plus hermétique jamais dessinée. Il a sollicité notre imagination, et par là même cherché à titiller en nous ce qui nous fait aimer le temps qui passe et redouter le temps qui ne reviendra plus, sauf à l'occasion d'une relecture d'un album de Tintin découvert durant l'enfance. Tristement, cette nouvelle expérience sera un échec, puisque encore de nos jours *Vol 714 pour Sydney* fait partie des albums les moins appréciés des Aventures de Tintin, évidemment pour cette raison essentielle : car il n'a toujours pas été compris.

Le vol parfait n'aura pas lieu

Dans l'album précédent *Vol 714 pour Sydney*, il était également question de vol. Mais dans l'album précédent, le mot « vol » n'apparaissait pas dans le titre. Hergé a-t-il envisagé d'appeler son album *Le vol des bijoux*, ce qui aurait inévitablement influencé ses lecteurs ? Et peut-on parler de vol, quand il s'agit d'un oiseau qui chaparde ? Il est donc juste de rappeler que le vol des bijoux n'a jamais eu lieu, comme n'aura pas lieu le vol en direction de Sydney. L'aventure de Tintin intitulée *Vol 714 pour Sydney* est une promesse qui ne sera pas tenue, tout comme la promesse des « Bijoux » ne sera pas tenue, celle d'une enquête rondement menée et d'un coupable démasqué. Si Tintin et ses amis avaient pris le vol régulier en direction de Sydney, ils n'auraient pas subi les conséquences du détournement du vol de l'avion de Carreidas, le milliardaire rencontré par hasard à Jakarta. Le « vol » du titre de l'album a donc bien été détourné, à l'instar du vol des bijoux, ceux de la Castafiore, qui n'aura jamais lieu.

Sur le tarmac de l'aérodrome de Kemajoran, Hergé laissera ses héros marcher en direction d'un avion de la compagnie Qantas qui ne décollera jamais. Si Tintin et ses compagnons sont réellement attendus à Sydney, à l'occasion d'un congrès international d'astronautique (en raison de leur aventure lunaire évoquée dans les albums *Objectif Lune* et *On a marché sur la Lune*), on ne saura jamais s'ils arriveront un jour à destination. L'album du « Vol 714 » fait atterrir Tintin et ses compagnons dans une île qui n'existe pas, ce qui ne les rapprochera pas de Sydney. Le nom de cette île imaginaire est Pulau-Pulau Bompas, ce qui ne signifie rien de très précis. Le mot indonésien « pulau » peut se traduire par île ou petite île (Pulau-

Pulau serait-il donc une très petite île ?) et l'expression flamande « bompa » désigne un grand-père ; un grand-père dont il sera question au cours de l'aventure. Hergé, dès le début de son récit, pose ses cailloux, s'amuse à placer des indices à notre intention. Il sollicite habilement notre attention comme il l'avait fait en dessinant une pie dès l'introduction de l'album des « Bijoux » ; mais avec *Vol 714 pour Sydney*, il complexifie sa méthode...

Dans le hall d'accueil de l'aérodrome de Jakarta, Tintin et ses compagnons retrouvent fortuitement leur ami Piotr Szut, un pilote de chasse rencontré dans l'album *Coke en stock*. Szut est borgne, mais ce détail ne semble pas inquiéter son nouveau commanditaire. Devenu pilote d'avion privé, Szut est employé par Laszlo Carreidas, un milliardaire lui aussi invité au congrès d'astronautique. Carreidas va inviter Tintin, Haddock et Tournesol à faire le voyage à bord de son jet privé, le Carreidas 160, à la suite d'un « tour de magie » improbable mené de main de maître par Tournesol et la complicité de Haddock. Une fois le détournement de l'avion achevé et les retrouvailles avec Rastapopoulos mises en scène, Hergé utilisera un personnage inspiré de la vraie vie pour servir ses intérêts, un penseur atypique du nom de Jacques Bergier. La case finale de l'album replace Tintin et ses amis sur le tarmac de l'aérodrome de Jakarta. Les personnages se dirigent vers un avion similaire à celui de la première case, mais dessiné dans le sens opposé. Hergé reprend la thématique du Dessin parfait, mais cette fois-ci il a besoin de deux cases pour exprimer une vision moins poétique de l'implacable mécanique du temps qui mènerait nos pas, non pas vers une issue, mais une répétition infinie qui ne régenterait pas nos vies, mais en révélerait la vacuité.

Hergé grossit le trait de son dessin mais pas celui de sa pensée

Hergé va modifier son approche du dessin à partir de *Vol 714 pour Sydney*, avant d'aller au bout de sa volonté de grossir le trait avec *Tintin et les Picaros*. Comparer les planches des trois derniers albums est édifiant. On a parfois l'impression que Hergé dessine ses cases en pensant que ses lecteurs ont besoin de moins de complexité et de plus de grossièretés, afin de s'intéresser aux détails les moins visibles de son scénario. Il a le droit de nous prendre pour des lecteurs peu attentifs, mais pour quelle raison véritable Hergé fait-il côtoyer ces gros plans appuyés (ceux des méchants de l'album) avec une mise en scène si ténue dans ses moindres détails ? Souhaitait-il réserver à quelques privilégiés la portée philosophique de *Vol 714 pour Sydney* ou espérait-il que l'on accèderait à son projet spirituel, mis en images dans cet album, plus aisément ?

Cacher l'arbre de la connaissance dans une forêt si touffue était-il volontaire ou la preuve supplémentaire d'une humilité peu en adéquation avec le potentiel intellectuel de Hergé ? Une humilité telle, qu'elle n'incita pas le créateur de Tintin à donner à sa pensée un écrin aussi délicat et soigné que celui qu'il a donné à une tirade aussi simpliste, et même un peu niaise, que celle que l'on peut lire dans *Le Lotus Bleu* : « Mais non, Tchang, tous les blancs ne sont pas mauvais, mais les peuples se connaissent mal. »

Oui. La question mérite d'être posée, même s'il elle n'obtiendra jamais de réponse : pourquoi Hergé a-t-il tout mis en œuvre graphiquement pour rendre inaudible et invisible une réflexion à la portée digne de la réflexion des penseurs les plus importants de notre siècle, tel que Gustav Jung ?

Citer Jung n'est pas fortuit. L'ancien complice de Sigmund Freud est présent, par l'entremise de *Psychologie et alchimie* ou *Sur l'interprétation des rêves*, dans la bibliothèque de Hergé ; et n'oublions pas que ce dernier a fréquenté un temps un psychanalyste de l'école jungienne (celui qui lui avait conseillé de cesser de créer à l'époque de *Tintin au Tibet*). Malgré une ligne claire moins épurée que de coutume, et des gros plans sur les visages grotesques des méchants du cirque Tintin, *Vol 714* est un album du désenchantement. Alors que Haddock semble décidé à suivre Tintin, dans une cavité qui va les mener dans les entrailles de la terre, une nuée de chauve-souris fait reculer notre marin préféré qui s'exclame : « *Vous suivre au milieu de tous ces volatiles de malheur ?! Ah ! non, ça jamais !* ». Malgré une nouvelle injonction de Tintin (Voyons capitaine, venez ! Vous n'allez pas capituler devant des chauves-souris !), rien n'y fait. Il faudra quelques balles de mitraillettes pour convaincre Haddock qu'il n'a plus vraiment le choix. Ce moment du récit est plus émouvant qu'il n'y paraît, car il nous est donné à voir que ce n'est plus l'astuce, maintes fois utilisée, par Tintin pour obtenir de son ami Haddock son adhésion à ses envies d'aventure (cette astuce consistant à provoquer l'orgueil du capitaine), qui va le persuader de suivre son jeune compagnon, mais la menace représentée par les mitraillettes des sbires de Rastapopoulos. Tintin n'aurait-il plus d'influence sur Haddock ou Hergé est-il conscient que si la réalité de la condition humaine a besoin de poésie et d'art, pour survivre face à la barbarie, la beauté malheureusement ne résiste pas vraiment longtemps devant la violence et la haine ? Le désenchantement habille cet album d'un contraste saisissant entre la bêtise du mal qui ose tout, et la lâcheté de l'intelligence qui préfère abandonner une planète en y laissant, comme preuve de son passage, des peintures murales pas plus élaborées ni plus émouvantes que celles de nos ancêtres préhistoriques. Ce désenchantement est présent jusque dans l'espoir un peu vain d'une issue à trouver dans un hypothétique au-delà, espéré moins lugubre que la fin des illusions

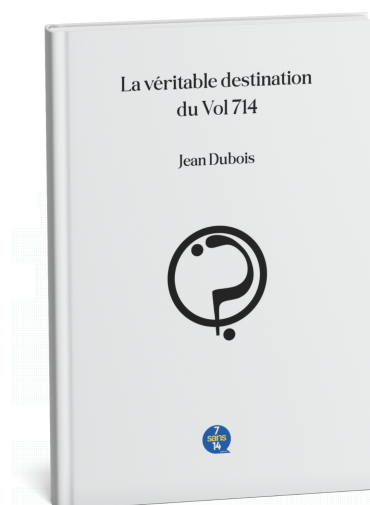
; un désenchantement encore plus évident sera perceptible dans le dernier album de la série, celui des « Picaros », qui achèvera le cycle de ce que nous considérons être l'ultime trilogie du maître. Hergé est au seuil de la dernière partie de sa vie, qui le fera pénétrer dans une période plus intense de réflexions, de voyages et d'angoisses morbides.

L'erreur facile à commettre serait d'imaginer Hergé capable de s'être facilité la tâche en nous laissant croire que les extraterrestres sont là, où qu'un jour ils viendront sauver une humanité qu'ils auront contribué à créer ou initier. L'erreur serait de croire Hergé sur parole, quand il nous dit qu'il regrette d'avoir dessiné une soucoupe volante. L'erreur serait de limiter *Vol 714 pour Sydney* à une interprétation dessinée de la pensée dominante des années soixante, à une époque où il était de bon aloi de penser que l'Homme était condamné à subir les contraintes d'un système métaphysique et que nous étions tous « guidés » à nos dépens, malgré les apparences. L'erreur serait de se convaincre que Hergé croit aux petits bonshommes verts venus de l'espace, parce qu'il n'aurait rien trouvé de plus original pour conclure son histoire. L'erreur, enfin, serait de croire que Hergé a vraiment dessiné une soucoupe volante...

...

Lire la suite pour savoir ce qu'Hergé a dessiné...

© 7SANS14 2026 - Tous droit réservés - Reproduction interdite



Offre découverte
10% de remise avec le code
EXTRAIT10

www.sept-sans-quatorze.fr